

LES PATRIARCHES

Dom JEAN DE MONLEON
O. S. B.

Histoire Sainte

*

LES PATRIARCHES

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET MYSTIQUE
SUR LES RÉCITS DE LA GENÈSE

Nouvelle édition
recomposée à partir de celle de 1953

2^{ème} tirage revu et corrigé

Éditions Saint-Remi
– 2021 –

NIHIL OBSTAT.

IMPRIMI POTEST.

Fr. M.-D. PHILIPPE, O. P.

Fr. JOANNES OLPHE-GALLIARD,
Abbas S. Mariae.

Imprimatur.

Pictavii, die 17^a decembris 1953.

M. BACKÈS,

v. g.



Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 Cadillac
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

NOTE

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux *Commentaires* du Livre de la *Genèse*, le plus souvent cités dans cet ouvrage, on s'est servi des abréviations suivantes :

Orig. Origène, *Homélie sur la Genèse*. Pat. lat. de Migne, t. XII.

Hier. Saint Jérôme, *Livre des questions hébraïques sur la Genèse*. Pat. lat. de Migne, t. XXIII.

Chrys. : Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur la Genèse*. Pat. gr. M., t. LIII.

Ephr. : Saint Ephrem, *Explication sur la Genèse*. Œuvres complètes, Rome, 1737, t. I.

Rhab. : Rhaban Maur, *Commentaires sur la Genèse*. Pat. lat. M., t. CVII.

Rup. : Rupert de Deutz, *Des oeuvres de la Sainte Trinité*. Pat. lat. M., t. CLXVII.

Glos. : *Glossa ordinaria*, de Walafrid Strabon, édition d'Anvers, 1617, t. I.

Lyre : *Glose de Nicolas de Lyre*. (Cette glose se trouve reproduite dans l'ouvrage ci-dessus, en bas de chaque page.)

Proc. Procope de Gaza, *Commentaires*. Pat. gr. M., t. LXXXVII

Schol. Pierre Comestor, *Historia Scholastica*. Pat. lat. M., t. CXCVIII.

Guib. : Guibert de Noyon, *Morales sur la Genèse*. Pat. lat. M., t. CLVI.

Dam. : Saint Pierre Damien, *Commentaires sur l'Ancien Testament*. Pat. lat. M., t. CXLV.

Beda Saint Bède le Vénérable, *Commentaires sur le Pentateuque*. Pat. lat. M., t. XCI.

Flav. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. d'Arnauld d'Andilly, Paris, chez Louis Roulland, 1700, t. I.

Aurea. : Pseudo-Thomas d'Aquin, *Exposition d'or sur la Genèse* (dans les Œuvres complètes de saint Thomas, édition Vivès, t. XXXI).

Corn. : Corneille Lapierre, *Commentaires sur la Sainte Écriture*, Édit. Vivès, t. h

Carth. : Denys le Chartreux, *Commentaires sur la Sainte Écriture*, Édit. de Montreuil, t. I.

Fill. : Fillion, *La Sainte Bible, commentée d'après la Vulgate*, Letouzey, 1903, t. I.

Vig. : Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t. II.

Ricc. : Ricciotti, *Histoire d'Israël*, Paris, 1939 (traduit de l'italien), t. I.

Marst. : Marston, *La Bible a dit vrai*, Paris, 1935 (traduit de l'anglais).

PRÉFACE DE PAUL CLAUDEL

Il faut rendre l'Ancien Testament au peuple chrétien. Il n'y a pas d'œuvre plus nécessaire et plus urgente. Il faut rendre au peuple chrétien cette moitié de son héritage dont on essaye de le dépouiller, cette Terre promise toujours ruiselante du même lait et du même miel dont on essaye de l'expulser, et qui lui appartient. Il faut rendre au peuple chrétien pour son usage ce grand édifice, débarrassé de tout cet appareil pseudo-scientifique de conjonctures arbitraires et d'hypothèses frivoles qui ne sert qu'à décourager, à déconcerter, à rebuter les fidèles ; à les assourdir tellement qu'ils n'entendent plus au milieu du ridicule caquet des scribes incapables d'aboutir à quoi que ce soit d'articulé et de positif le grand cri des prophètes : Sitientes, venite ad aquas ! Il faut leur montrer dans cette œuvre magnifique de l'Esprit Saint, de la Sagesse de Dieu, non pas un amas confus de matériaux hétéroclites à demi dévorés par le temps, mais un monument superbe sur lequel les siècles n'ont eu aucune prise et qui s'offre encore à nous, intact et vierge, dans sa composition sublime et profonde, dans sa signification originelle, dans l'invitation qu'il adresse, aussi puissante aujourd'hui qu'autrefois, à notre cœur, à notre intelligence, à notre imagination, à notre sensibilité, à tous nos besoins d'amour et de beauté. De ce texte sacré nous avons le bonheur de posséder une transcription incomparable, sanctionnée depuis des siècles par l'autorité et par la pratique de l'Église, en qui je vois le chef-d'œuvre, le sommet, la gloire de la langue latine : je veux parler de la Vulgate.

S'il ne tenait qu'à moi, elle formerait la base de l'éducation des enfants, comme les poèmes d'Homère qu'elle domine d'une telle hauteur, l'étaient autrefois de celle des jeunes Grecs. Du moins, s'il faut se contenter de traductions françaises, que ces traductions prennent leur principale orientation, en ne le complétant qu'avec prudence, dans ce canon vénérable où il me semble reconnaître le timbre, l'accent même de la Divinité. Quel bonheur alors d'avoir recouvré notre bien ! Quel bonheur d'admirer à cœur libre, à cœur ouvert, notre Dieu, notre Créateur, qui n'est pas moins, qui est infiniment davantage, dans celle parole vivifiante à nous distinctement adressée, qu'Il ne l'est dans la radieuse confusion de la nature. Nourrissons-nous de cette histoire qui a un sens, de cette suite d'événements conduits par Dieu pour notre enseignement et pour la révélation de Ses infinies, de Ses ingénieuses miséricordes. Dieu n'est plus cette froide entité des philosophes. Il est Quelqu'un. Moïse,

David, nous le montrent tel qu'Il est, tel qu'Il vit Sa vie, tel que nous avons bien le droit de Le voir puisqu'on nous dit que nous sommes faits à son image : les savants nous expliqueront ça comme ils voudront.

Mais quelle joie, quelle émotion de voir vivre là-haut notre Père, débordant de paternité à notre égard, tendresse, compassion, tous les sentiments qu'il faut, la colère même ! Oui, nous aimons cette colère, cette sainte colère, nous aimons qu'on nous prenne au sérieux dans nos transgressions comme dans nos essais de bien faire. Et tous ces imbéciles qui nous parlent d'un Dieu féroce ! Un Dieu jaloux, oui, tant que vous voudrez ! C'est comme ça que nous l'aimions.

Jetons-nous donc sans crainte, la tête la première, dans cet océan d'amour et de beauté, l'Ancien Testament, où tant de Saints, tant de génies, ont trouvé un aliment inépuisable. Refaisons connaissance, dans leur réalité vivante et typique, avec ces personnages vraiment surhumains, je veux dire chez qui une humanité intégrale est tout entière transfigurée par la signification authentique, Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, Job, Samuel, David. Ce ne sont point des héros de roman et de théâtre. Nous pouvons les prendre dans nos bras. Ce sont nos frères et nos sœurs, mais des frères, des sœurs tout pleins de Dieu, tout débordants de la Volonté du Très-Haut. Lisons l'Écriture Sainte, mais lisons-la comme la lisaient les Pères qui nous ont montré que c'était la meilleure manière d'en profiter, lisons-la à genoux ! Lisons-la non pas avec des intentions de critique, avec cette sottise curiosité qui ne va qu'à la vanité, mais avec la passion d'un cœur affamé ! On nous a dit que la vie est là, que la lumière est là, pourquoi n'essaierions-nous pas un petit peu par nous-mêmes de savoir le goût, que ça peut avoir ? Ce n'est point seulement la Majesté du Sinaï qui nous convie à l'ascension ! C'est un sourire féminin, le sourire de cette Sagesse, de cette Vierge auguste dont le Seigneur a posé l'image devant lui pour s'encourager à créer le monde ! C'est elle que nous apercevons à l'extrémité de cette longue perspective de monuments incomparables. Elle est depuis la Genèse, cette aurore progressive qui précède le soleil levant. Cette lumière divine, elle n'est absente, pour nous, chrétiens, d'aucune des parties du texte révélé, qu'il s'agisse de l'Ancien Testament ou du Nouveau. C'est à elle que peuvent s'appliquer ces paroles du Sauveur dans l'Évangile :

Quand on vous dira : il est dans le désert, ce n'est pas vrai ; il est dans une chambre fermée, ne le croyez pas ! Mais comme l'éclair part de l'Orient et se montre jusqu'en Occident, ainsi sera

l'avènement du Fils de l'homme. C'est lui qui règne sur toutes les parties de l'Ancien Testament, dont il est l'inspirateur aussi bien que du Nouveau. C'est lui qui en a contresigné toutes les pages de ce serment solennel : Ego vivo !

P. CLAUDEL.

INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES PATRIARCHES

On voudrait, dans cet ouvrage, répondre à l'appel de l'éminent écrivain qui, par la lecture assidue des Pères de l'Église, a su découvrir la sève cachée sous la lettre des Livres saints et qui, mettant un génie littéraire hors de pair au service d'une foi inébranlable, a donné à la Bible une place qu'elle n'avait jamais eue encore dans la littérature française. La préface que l'on vient de lire exprime avec une force et une conviction dont il est impossible de n'être pas touché, le vœu de tous ceux – et ils sont légion – qui aspirent à voir l'interprétation traditionnelle de l'Écriture remise en honneur, non pas sans doute, à la place, mais à côté de l'exégèse littérale et scientifique qui prétend aujourd'hui régner seule.

Nous nous sommes efforcés de retrouver dans leurs attitudes exactes, dans leurs proportions harmonieuses, dans leur beauté originelle ces figures patriarcales, ces statues merveilleuses que le Saint-Esprit lui-même a sculptées avec amour aux premiers temps du monde, à la fois pour orner le temple éternel de Dieu, celui où l'on adore *en esprit et en vérité*, et pour servir de modèles, indéfiniment, à travers les siècles, aux hommes qui voudraient vivre en hommes.

Tel était à leur endroit le sentiment des Pères de l'Église.

À un jeune homme qui lui demandait quelques conseils pour tendre à la perfection, saint Grégoire de Nysse répondait en citant d'abord ce texte d'Isaïe : « *Regardez Abraham, et Sara, qui vous ont enfantés.* » Puis il ajoutait :

C'est à des âmes égarées que ces paroles sont adressées. De même en effet que, pour les marins emportés loin de la direction du port, la vue d'un feu qui s'élève d'une hauteur, ou de la cime d'une montagne aperçue de loin, sert de point de repère pour retrouver la bonne route ; de même les âmes égarées, l'esprit sans pilote dans l'océan de la vie, sont-elles ramenées au port de la divine volonté par l'exemple d'Abraham et de Sara. Et comme l'humanité est divisée en deux sexes, et qu'à tous deux est proposé le libre choix entre le vice et la vertu, la Parole divine a mis

sous les yeux de l'un comme de l'autre un modèle à imiter, afin que, les hommes regardant Abraham, les femmes regardant Sara, les deux sexes puissent, par des exemples appropriés, diriger leur vie selon la vertu.

Il nous suffira donc de rappeler la vie d'un de ces personnages pour lui faire remplir l'office de phare, et montrer ainsi comment il est possible de faire aborder l'âme au port paisible de la vertu, où elle ne sera plus exposée aux orages de la vie, et où elle ne risquera plus de faire naufrage dans les abîmes du péché, sous le choc des vagues successives des passions. La raison pour laquelle la vie de ces âmes saintes a été écrite en détail, n'est-elle pas de diriger dans la voie du bien, par l'exemple des justes des temps anciens, la vie de leurs successeurs ? Mais, dira-t-on, si je ne suis ni Chaldéen, comme cela est écrit d'Abraham, ni l'enfant adoptif de la fille du roi d'Égypte, comme l'Écriture l'enseigne de Moïse ; si je n'ai rien de commun dans ma façon de vivre avec aucun de ces hommes d'autrefois, comment conformerai-je ma vie à celle de l'un d'entre eux ? Je ne vois pas comment imiter quelqu'un qui diffère totalement de moi par ses habitudes. Nous répondrons à cela qu'il importe peu, pour le vice ou pour la vertu, que l'on soit Chaldéen, et que ni le fait de vivre en Égypte, ni celui d'habiter Babylone n'excluent quelqu'un du chemin de la perfection. Ce n'est pas *en Judée* seulement que *Dieu est connu* des justes, ce n'est pas à Sion seulement, encore que l'Écriture semble le dire, que se trouve la maison de Dieu. Mais il nous faudra une méditation attentive et une vue plus perçante, pour discerner, au delà de la lettre de l'Écriture, de quels Chaldéens et de quels Égyptiens il faut nous éloigner, et quelle est la captivité de Babylone à laquelle nous devons échapper pour atteindre à la vie bienheureuse¹.

De même, saint Ambroise, commence les deux livres qu'il a écrits sur Abraham, par les réflexions suivantes :

Platon, prince des philosophes, a jugé utile de construire, dans ses ouvrages, une république idéale, afin que ses concitoyens eussent en elle un modèle à imiter. Et Xénophon a dessiné dans sa *Cyropédie*, le type du

¹ Saint Grégoire de Nysse, *De la vie de Moïse*. Pat. gr., t. XLIV, col. 301.

roi juste et sage, pour servir d'enseignement aux princes. Ainsi, Moïse, en écrivant la vie d'Abraham, nous a montré le modèle de l'homme de Dieu, avec cet avantage sur les auteurs précédents, qu'au lieu de forger de toutes pièces un être fictif, il met devant nos yeux un personnage réel, doté des vertus les plus authentiques¹.

Il résulte clairement de ces témoignages, et de beaucoup d'autres que, pour les Pères de l'Église, Abraham n'est pas un être primitif, émergeant à peine de l'état sauvage ou de l'animalité, comme on pourrait le croire en entendant certains auteurs contemporains parler à son sujet, de « Bédouin sournois et pillard », de « vagabond civilisé », d' « enfant de la steppe », de « conscience crépusculaire »... que sais-je encore ?

Abraham, personne n'osera le contester, est une des plus grandes figures de l'histoire universelle. À l'heure où l'humanité tout entière se ruait frénétiquement dans le polythéisme et se prosternait sans honte devant les idoles les plus variées, les plus grotesques, les plus immondes, il apparaît comme le mainteneur du monothéisme, comme l'ancêtre et le chef de tous ceux qui adorent le Dieu Un, le Dieu Transcendant, le Dieu qui est Esprit. À ce titre, sa haute stature domine et l'histoire du peuple juif, qui se tient pour son descendant direct et son héritier, et celle du christianisme, et encore celle de l'Islam. Les fils du Prophète, en effet, le considèrent comme leur chef, non pas seulement parce qu'il est le père d'Ismaël, leur ancêtre racial, mais surtout parce qu'ils voient en lui le modèle de l'intransigeance monothéiste, dont ils font le principe premier de leur religion. Aussi occupe-t-il dans le Coran une place beaucoup plus importante que le fils d'Agar, qui n'y a qu'un rôle effacé. Allah est son Dieu avant d'être celui de Mahomet. Si les Musulmans veillent jalousement sur sa tombe à Hébron, c'est qu'ils la considèrent comme un dépôt qui leur revient de droit. Jésus est le chef des chrétiens, Moïse celui des juifs, mais Ibrahim (ou Abraham) est leur Patriarche à eux, celui qui, béni d'Allah, a légué à ses descendants la foi véritable, c'est-à-dire l'Islam.

¹ *De Abraham libri duo*, l. I, ch. I.

L'Église catholique, de son côté, ne lui témoigne pas moins d'égarde et de vénération que la religion juive. Trois fois au moins chaque jour, elle le nomme dans sa liturgie, à des moments particulièrement solennels : au *Benedictus* de l'Office des Laudes, au *Magnificat* des Vêpres, et surtout au *Canon* de la Messe, honneur insigne qu'elle n'accorde qu'à de rares privilégiés. Elle montre, par là, qu'elle le tient pour l'un des noms les plus capables de lui concilier, à ce moment redoutable, la bienveillance du Tout-Puissant. Elle nous fait dire à nous, chrétiens, en parlant de lui : « Notre Patriarche », et ailleurs : « le Père de notre foi », « Abraham le très grand » (*Pater fidei nostrae, Abraham summus*)¹.

Toute la tradition catholique est empreinte à son endroit du même caractère de respect, de haute estime, d'admiration : sa vie est considérée unanimement comme le modèle de celle du juste, comme le miroir de toutes les vertus. Les Pères ont loué à l'envi et sans dissonance aucune, sa foi, son obéissance, sa patience, sa charité, son humilité, sa piété. Et si saint Jérôme a écrit une fois : *Peccavit Abraham*, Abraham a péché, c'est justement pour montrer que nul homme n'est exempt de quelques faiblesses, même s'il compte parmi les plus grands saints².

Ainsi, trois des principaux courants de la civilisation humaine, se réclament en lui d'une origine commune : ils semblent sortir de cette source unique pour irriguer et fertiliser toute la terre.

*
* *

Si nous étudions cette grande figure, non pas en fonction des théories évolutionnistes sur l'origine des peuples, mais à la lumière des documents positifs, comme doit le faire l'historien, nous pouvons la caractériser par les trois notes suivantes : Abraham fut un homme de haute culture, un philosophe dont la sagesse dépasse celle des plus grands penseurs de la Grèce, et par-dessus tout, un très grand saint.

¹ Ant. des I^{res} Vêpres de la Quinquagésime.

² *Comment. sur Isaïe*, l. XII, ch. XLIII, 26.

S'il peut être appelé un homme de la steppe, c'est à la manière de Moïse, du Père de Foucauld, ou de tous ceux qui ont quitté le monde un beau jour, pour aller vivre dans la solitude, sous le regard de Dieu. Abraham n'était pas nomade de naissance, il n'avait pas grandi en vagabondant dans le désert : il était né à Ur en Chaldée, et tout permet de croire qu'il y reçut une solide instruction. En effet, écrit Sir Charles Marston, l'un des plus éminents spécialistes des fouilles en pays biblique.

Nous savons ce qu'était l'éducation que recevaient les habitants d'Ur par les tablettes cunéiformes trouvées dans les tombeaux. Quelques-unes ont un caractère historique ; d'autres sont des hymnaires ; d'autres traitent des mathématiques ou d'arithmétique. Parmi ces dernières, on a même trouvé des méthodes pour l'extraction des racines carrées ou des racines cubiques. On éprouve une singulière impression quand on songe qu'Abraham et Sara, non seulement étaient capables de lire et d'écrire, mais qu'ils ont connu dans leur enfance les mêmes pénibles exercices sur les racines cubiques que les écoliers d'aujourd'hui¹.

Les traditions anciennes et les découvertes archéologiques modernes s'unissent pour nous montrer chez les Chaldéens une civilisation extrêmement avancée. Les fouilles d'Ur ont mis à jour un grand nombre d'objets précieux, exécutés avec un art consommé. La coiffure, par exemple, et la harpe de la reine Shub-Ad exposées au British Museum, ou le casque d'or de Mes-Kaham-Dug, que l'on peut voir au Musée de Bagdad, témoignent d'une telle finesse dans le goût, d'une telle maîtrise dans la façon, qu'on est stupéfait d'apprendre qu'ils sont antérieurs de plusieurs siècles à Abraham. Il est vrai que l'épithète de *chaldéen* a servi plus tard à désigner un homme adonné aux pratiques divinatoires ; mais aux origines le mot était synonyme d'homme versé dans les sciences juridiques, mathématiques, et surtout astronomiques.

Sur ce dernier point, les Chaldéens étaient plus avancés même que les Égyptiens, qui avaient pourtant la réputation d'être le peuple savant entre tous dans l'antiquité. L'extrême pureté du ciel de leur pays leur permettait d'observer les astres dans des condi-

¹ Marst., p. 110.

tions exceptionnelles. C'est ainsi, par exemple, qu'ils avaient su repérer, au milieu des étoiles fixes, les *planètes*, ou étoiles errantes¹, et qu'ils en suivaient très exactement la marche. Il existe au British Museum une tablette qui décrit une rétrogradation de la planète Mars, avec une telle précision qu'on pourrait la croire copiée sur l'Annuaire du Bureau des longitudes. Or, elle est antérieure à la chute de Ninive. Les Chaldéens étaient arrivés à calculer avec une très grande approximation les diamètres apparents de la lune et du soleil, ce qui leur permettait de prévoir les éclipses, ainsi que de nombreux documents en font, foi².

Sans doute, les tenants de ces civilisations antiques ignoraient toutes les applications que l'on peut faire de la science, et, ils étaient, sans contredit, moins instruits que nous. Mais nous nous tromperions beaucoup si nous en déduisions que leur intelligence était moins ouverte et moins exercée que la nôtre. Nous serions probablement plus près de la vérité en disant, au contraire, qu'ils *pensaient* plus que nous. Ils observaient la nature avec une très grande perspicacité ; ils comparaient, ils méditaient, réfléchissaient sur ce qu'ils voyaient. Lentement, ils découvraient et ils déterminaient les lois des nombres, les opérations fondamentales de l'arithmétique, les principes de la physique et de la chimie, les mouvements des astres, les phases de la lune, la division du temps en jours, en mois, en années, la physionomie de la terre, les quatre points cardinaux, et ils posaient, ainsi, les bases sur lesquelles se sont édifiées, au cours des siècles, toutes les sciences.

Or, parmi les hommes de son temps, Abraham fut sans conteste l'un des plus instruits. L'historien Josèphe rapporte que, par l'étendue de ses connaissances en arithmétique et en astronomie, en même temps que par sa haute vertu et le don extraordinaire qu'il avait de persuader, il s'imposa à l'admiration des sages de l'Égypte ; il eut avec eux plusieurs conférences lorsqu'il descendit dans ce pays, et il acquit de là une extrême réputation³.

¹ C'est le sens même du mot *planètes* en grec.

² Cf. abbé Moreux, *La Science mystérieuse des Pharaons*, pp. 73 et suiv.

³ Flav., l. I, ch. VIII.

*
* *

Mais il ne se contenta pas d'approfondir la science pour elle-même, il s'en servit comme d'une échelle pour s'élever à la connaissance de Dieu.

C'était un homme très sage et très prudent, dit encore Josèphe, de très grand esprit, et si éloquent qu'il pouvait persuader de ce qu'il voulait. Comme nul autre ne l'égalait en capacité et en vertu, il donna aux hommes une connaissance de la grandeur de Dieu beaucoup plus parfaite qu'ils ne l'avaient auparavant. Car il fut le premier qui osa dire qu'il n'y a qu'un Dieu ; que l'univers est l'ouvrage de ses mains, et que c'est à sa seule bonté, et non pas à nos propres forces, que nous devons attribuer tout notre bonheur. Ce qui le portait à parler de la sorte, c'était qu'après avoir attentivement considéré ce qui se passe sur la terre et sur la mer, le cours du soleil, de la lune et des étoiles, il avait aisément jugé qu'il y a quelque puissance supérieure qui règle leurs mouvements, et sans laquelle toutes choses tomberaient dans la confusion et dans le désordre ; qu'elles n'ont par elles-mêmes aucun pouvoir de nous procurer les avantages que nous en tirons ; mais qu'elles le reçoivent de cette puissance supérieure à qui elles sont absolument soumises : c'est là ce qui nous oblige à l'honorer seul et à reconnaître ce que nous lui devons, par de continuelles actions de grâces¹.

Si Abraham avait écrit une Théodicée, ou un traité de métaphysique, il faudrait sans aucun doute le placer au-dessus des plus grands philosophes de la Grèce, au-dessus de Parménide, d'Aristote et de Platon.

Nous sommes remplis d'admiration pour ces grands esprits, quand nous voyons que, par le labeur méthodique de leur raison, ils ont su, non seulement découvrir au delà de l'univers l'existence du Dieu unique, mais encore déterminer le caractère essentiel de sa nature, à savoir qu'il est l'Être nécessaire, l'Être par excellence. En contemplant cet Être pur, ils ont compris qu'il est immuable, éternel, non produit, ni créé, incorruptible, intact, et entier dans son unité, toujours égal à lui-même, infini, contenant en soi la

¹ *Op. cit.*, l. I, ch. VII.

somme de toutes les perfections. Il est la première intelligence, il est l'acte pur, il est la vie, il est la beauté, il est l'harmonie invisible, il domine tout, suffit en tout, et surpasse tout... Mais avant toutes choses il est CELUI QUI EST, τὸ ὄν. « L'Être est, dit Parménide, et il n'est pas possible qu'il ne soit pas ; il n'y a rien qui soit ou doive être, autre que l'Être, et en dehors de lui. »

Or, le Dieu qui se révélera un jour à Moïse dans le buisson ardent, donnera précisément comme son trait propre, comme son signe distinctif, d'être CELUI QUI EST, *Ego sum qui sum*. Mais en même temps il se déclare le *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*. Que déduire du rapprochement de ces deux textes, sinon qu'Abraham avait déjà parcouru le processus que devaient suivre plus tard les philosophes de la Grèce ; qu'il avait su découvrir au-dessus de toutes les choses créées, le Dieu Un, et qu'à ce Dieu, il donnait pour note essentielle d'être CELUI QUI EST ?

Seulement, tandis que nos philosophes mélangeront toujours quelques erreurs à la vérité et n'arriveront jamais de ce fait qu'à une notion inexacte de Dieu, la parole dite à Moïse permet de croire qu'Abraham seul, au cours de sa recherche, réussit à se maintenir toujours dans le plan de la vérité. Si belles que soient les conceptions des Grecs, Dieu n'a jamais dit : « Je suis le Dieu d'Aristote, ou le Dieu de Platon »... Mais il a dit, et combien de fois, et avec quelle force, *Je suis le Dieu d'Abraham !...*

Il est vrai qu'il existe une tradition juive selon laquelle Abraham aurait été initié au monothéisme par l'un des fils de Noé, qui lui aurait enseigné également l'hébreu, considéré comme langue sacrée. Cette tradition, si elle est fondée, ne détruit, pas le mérite de notre Patriarche. Il est tout à fait permis de penser que les philosophes grecs eux-mêmes furent guidés dans leur recherche du vrai Dieu par quelques vestiges de la révélation primitive, et saint Augustin considère comme très probable l'opinion selon laquelle Platon aurait eu connaissance des premiers livres de la Bible¹. La gloire d'Abraham serait alors d'avoir mis tout son savoir au service de cette croyance, et il mériterait d'être par là

¹ *Cité de Dieu*, l. VIII, ch. XI.

comparé à saint Thomas et aux Docteurs qui ont montré l'accord de la raison et de la foi, plutôt qu'à Platon ou à Aristote. Nous sommes loin, on le voit, de ceux qui voudraient le ravalier au rang des Polynésiens ou de l'homme de Cro-Magnon !...

Mais si, seul entre tous les sages de l'antiquité, Abraham est parvenu à une connaissance exacte de Dieu, c'est qu'ayant compris que pour s'approcher de l'Être pur il fallait être pur soi-même, il eut le courage de mettre sa pratique d'accord avec sa théorie. Tandis que les plus éminents des philosophes grecs, tout en croyant au Dieu un, continuaient à sacrifier aux idoles et à céder aux vices de leur temps, Abraham eut l'âme assez noble pour se dégager entièrement du paganisme, et pour mener une vie irréprochable.

*

* *

Avec lui et avec ses successeurs : Isaac, Jacob et Joseph, nous nous trouvons devant des hommes qui appartiennent à la plus haute classe spirituelle de l'humanité. Les présenter comme de simples spécimens du milieu où ils ont vécu, comme des hommes semblables à tous les autres, à des Bédouins peu scrupuleux, est une grave erreur. Nous devons tenir pour assuré au contraire qu'ils ont brillé dans leur temps comme la lumière dans les Ténèbres, et qu'ils ont tranché sur leur entourage comme le blanc sur le noir. Et, ce n'est pas une moindre erreur de penser que la perfection à laquelle ils ont été appelés, était une perfection toute relative, une perfection embryonnaire, proportionnée à leur « conscience crépusculaire », à l'état d'hommes encore à demi animaux qu'on voudrait leur attribuer. Le concept de perfection ne supporte pas plus d'amoindrissement que celui de vérité ou de justice. Il a les mêmes exigences sous la loi de nature et sous la loi de Moïse, que sous le Nouveau Testament. « Abraham, dit saint Épiphane, fut appelé par Dieu à la perfection évangélique,

comme devaient l'être plus tard Pierre et André, Jacques et Jean¹. »

Toute la suite de cette histoire en fera la preuve pour lui et pour ses successeurs immédiats. Telle est l'opinion unanime de la Tradition. Et pour montrer à quel point cette affirmation doit être prise en rigueur de termes, saint Augustin ne craint pas de décerner à notre Patriarche cet éloge, qui paraît à première vue dépasser la mesure « Le mérite de la continence dans Abraham, qui engendra des enfants, est égal à celui de saint Jean qui ne fut jamais marié². » En effet, explique saint Thomas d'Aquin : « Le mérite ne s'apprécie pas seulement d'après le genre de l'acte, mais surtout d'après l'esprit de celui qui agit. Or Abraham avait, le cœur disposé de telle sorte qu'il était, prêt à garder la virginité si c'eût été convenable pour son temps. Ainsi le mérite de la continence conjugale a égalé en lui le mérite de la continence virginale dans saint Jean³. »

Non seulement ces Patriarches pratiquèrent la perfection évangélique bien avant l'Évangile, mais ils eurent à la réaliser dans des conditions particulièrement difficiles. Ils durent la poursuivre non pas dans un désert, comme les premiers ascètes, mais au milieu du monde ; non pas dans la pauvreté, comme les Apôtres, mais à la tête de richesses considérables pour l'époque ; non pas dans le célibat, comme les religieux ; ni même dans l'état ordinaire du mariage, comme tant et tant de saints et de saintes, mais sous le régime de la polygamie, auquel ils se trouvaient astreints, nous verrons plus loin pourquoi. Avec une abnégation héroïque, ils n'usèrent, du droit d'avoir plusieurs épouses que pour la multiplication du peuple élu, jamais pour la satisfaction de leurs passions. Dieu a voulu nous montrer en eux dès les origines du monde les prodiges que peut réaliser sa grâce, et comment elle a suffi, en plein pays païen, alors qu'il n'y avait sur la terre ni Évangile, ni

¹ *Panarion*, l. I. I, 8. Pat. gr., t. XLI, col. 193. Cf. aussi saint Thomas, II^a II^{ae}, qu. 186, a. 4, ad 2.

² *De bono conjugali*, ch. XXIV.

³ II^a II^{ae}, qu. 152, a. 4, ad 1 et 2.

Église, ni prédications, ni sacrements, à conduire ceux qui lui furent fidèles, jusqu'aux plus hautes cimes de la sainteté. C'est un exemple sur lequel tout homme sensé doit réfléchir, pour comprendre que, quelles que soient les conditions dans lesquelles il est appelé à vivre, il peut lui aussi, s'il le veut, s'élever jusqu'à la perfection.

La sainteté de ces hommes nous est garantie par l'Écriture en termes qui ne peuvent laisser place à aucune équivoque. Ils ont été canonisés par la bouche de Dieu lui-même : *Je suis*, dit-il à Moïse, *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. C'est là mon nom pour l'éternité, c'est celui qui doit me rappeler à la mémoire de génération en génération*¹. Il les présente comme trois témoins irrécusables qu'il s'est choisis, de préférence à tous les autres, pour authentifier ses propres révélations devant les hommes. Il se fait gloire d'avoir de tels serviteurs. Il les couvre de sa protection particulière, il les appelle « ses christos » – *christos meos* – et il interdit qu'on touche à leur mémoire². Le crédit dont ils jouissent auprès de Lui est tel que, lorsque Moïse veut conjurer le déchaînement de sa colère, il ne trouve rien de plus efficace que de mettre en avant ces trois noms. L'offertoire du XII^e dimanche après la Pentecôte rappelle chaque année ce trait, en un raccourci saisissant, rendu plus impressionnant encore par la beauté et la puissance de la mélodie grégorienne : *Moïse se mit à prier en présence du Seigneur son Dieu, et il dit : Pourquoi, Seigneur, vous irritez-vous contre votre peuple ? Apaisez la colère de votre âme : souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob auxquels vous avez promis de donner la terre où coulent le lait et le miel. Et le Seigneur s'apaisa, et il ne fit point le mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple.*

Bien loin de les reléguer au second plan, Jésus-Christ qui venait pourtant remplacer l'Ancien Testament par le Nouveau, a contresigné ce texte de son sceau personnel quand il a dit : *Beaucoup entreront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob*³, et,

¹ Ex., III, 6 et 15.

² Ps. CIV, 15.

³ Mt., VIII, II.

tout son Évangile témoigne de l'estime profonde où il tenait les fondateurs de sa propre famille.

*

* *

Leur vie a été écrite en traits indélébiles par le Saint-Esprit lui-même, qui est le véritable auteur des livres saints. À cause de cela, elle mérite d'être étudiée d'une façon particulièrement attentive. Nous avons à la considérer d'abord dans sa valeur historique, puis dans son sens mystique.

Au point de vue historique, nous devons tenir pour assuré que les récits qui nous sont faits par la sainte Écriture sont d'une véracité, d'une authenticité irrécusables. Les Patriarches ne sont pas des êtres fictifs, des mythes, des personnages lunaires ou des héros éponymes, comme le soutiennent certains historiens : ce sont des êtres qui ont vécu en chair et en os, qui ont marché sur deux pieds, respirant le même air, foulant la même terre que nous. Abraham, Isaac, Jacob, Joseph ont réellement existé dans le temps, et leur vie s'insère dans le cadre de l'histoire universelle.

Néanmoins, à cause même du but, particulier qu'elle poursuit, l'Écriture ne nous rapporte sur eux que certains traits, ceux qui ont une valeur d'exemples, et qu'elle propose à notre imitation ; ceux qui ont un sens figuratif et qui préparent les voies du Messie. Elle laisse au contraire volontairement dans l'ombre ce qui est purement historique. De là des failles dans la suite du récit, des contradictions apparentes parfois, des obscurités souvent... Pour retrouver l'enchaînement des faits il n'est pas défendu de recourir, quoique avec beaucoup de prudence, à d'autres sources, que l'on peut ranger sous deux chefs : les traditions juives et les résultats des fouilles exécutées en pays biblique.

Les traditions juives sont consignées d'une part chez les historiens de cette nation, Flavius Josèphe et Philon ; d'autre part, dans une multitude d'écrits apocryphes composés par les rabbins au cours des âges. Il serait impossible d'en donner la nomencla-

ture complète ici¹. Les plus connus sont le *Livre d'Adam*, le *Livre du combat d'Adam*, le *Livre d'Énoch*, le *Testament des XII Patriarches*, etc. La critique moderne a coutume de les écarter en bloc, déclarant à priori n'y a rien à tirer de telles inventions ». Ce procédé rappelle celui de certain mandarin chinois qui, chargé d'établir, pendant la guerre de 14, un service de censure sur les journaux étrangers introduits dans sa province, se contenta de faire bâtir un four de briques où on les brûlait tous. Sans doute, il faut le reconnaître, ces traditions, considérées dans leur ensemble, ne sont en général qu'un tissu d'absurdités, d'in vraisemblances et de contes à dormir debout. En les parcourant, le lecteur est vite excédé de se sentir toujours entraîné dans l'extravagance, la démesure et un merveilleux qui sonne faux. Cependant ce serait une erreur de croire que tout y est à dédaigner : sous les péripéties grotesques et ridicules de ces histoires se cache un fond de vérité ; il y a des paillettes d'or dans ce sable aride. « Tout approuver et tout rejeter, n'est pas bon », disait déjà Aristote. Une critique qui condamne tout d'emblée, sans discernement, renie son propre nom, car *κρίνειν* veut dire précisément : séparer, distinguer, juger, choisir. Son rôle consiste ici à filtrer ce dépôt venu des Juifs, à retenir ce qui a des chances d'être vrai, à rejeter tout le reste. Ainsi ont fait les Pères de l'Église, ainsi ont fait saint Jérôme, saint Éphrem, et bien d'autres après eux, qui ont su discerner dans le bric-à-brac des écrits rabbiniques, des détails, des précisions, des anecdotes qui viennent compléter le texte sacré, l'éclairer, l'étoiler, le relever d'une saveur nouvelle.

Tout n'est pas faux dans les traditions populaires ; et les légendes elles-mêmes sont plus précieuses souvent qu'une inscription, pour connaître un personnage. Si nous parcourons, par exemple, toutes celles qui concernent les débuts de la vie d'Abraham et sa conversion, reconnaissons loyalement qu'elles sont remplies d'in vraisemblances et d'incohérences. Néanmoins la physionomie du patriarche s'y dessine avec certains caractères très nets. Il nous y apparaît toujours comme obsédé par la pensée de Dieu, par le

¹ On trouvera cette nomenclature dans le *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne, ouvrage édité à Paris en 1856 (2 vol.), t. I, p. XXXIX.

désir de savoir quel est le Maître du monde. Toutes ses réflexions, toutes ses démarches gravitent autour de ce problème central. Ensuite il y témoigne d'une nature ardente et généreuse, qui n'hésite pas à affirmer devant n'importe qui, sa foi dans le Dieu unique. Ce dessin-là, encore qu'il soit tracé dans la légende, nous pensons qu'il est très proche de la vérité, et qu'il ressemble beaucoup plus au vrai visage de notre Patriarche que le Bédouin grossier, ou l'aventurier spéculant sur la beauté de sa femme, ou le personnage préfabriqué avec quelques matériaux extraits du Code d'Hamourabi, que l'on nous offre aujourd'hui comme portraits authentiques.

Au surplus, quand il s'agit d'époques aussi lointaines, le devoir de l'historien, est, non pas d'écarter de son récit tout ce qui n'est pas vérité évidente, mais bien plutôt de donner comme certain ce qui est certain, comme probable ce qui est probable, comme possible ce qui est possible. C'était ce que faisait déjà saint Jérôme, quand il écrivait à Évangélius : « Mon rôle est de citer les témoins : c'est à toi de juger de la foi qu'ils méritent¹. » C'est aussi la règle que nous avons suivie dans la présente étude.

Quant aux fouilles en pays bibliques, malgré l'activité avec laquelle elles ont été poussées depuis un siècle, elles n'ont jamais mis à jour un document quelconque concernant directement les patriarches. On n'a pu déchiffrer encore le nom d'Abraham sur aucune inscription, ni à El-Amarna, ni à Ur, ni nulle part. On n'a retrouvé aucun titre, aucune prière, aucune tablette signée de lui. En revanche, de tous les renseignements qu'elles ont apportés sur l'époque où ils ont vécu, une impression se dégage dominante et puissante, celle que Sir Charles Marston a donné pour titre au petit livre plein d'intérêt écrit par lui sur ce sujet : « La Bible a dit vrai ».

*

* *

Cependant, si grands que soient les Patriarches, si efficaces que soient les exemples qu'ils nous ont, laissés et que le Saint-

¹ Epist. LXXIII. Migne, Patr. lat., t. XXII, c. 68I.

Esprit a choisis lui-même pour éclairer nos consciences et stimuler nos volontés, le but dernier de l'Écriture n'est pas de nous parler d'eux. La Bible ne nous raconte pas leurs faits mémorables et ceux des Juges ou des Rois d'Israël, à la manière dont l'*Illiade*, l'*Énéide*, ou la *Chanson de Roland* rapportent les « gestes » de leurs héros. Ce n'est pas leur grandeur morale, ce ne sont pas leurs vertus, qu'elle veut en dernier ressort nous faire connaître et proposer à notre admiration. Elle est ordonnée tout entière, depuis les premiers mots de la Genèse jusqu'au dernier verset de l'Apocalypse, à l'histoire d'un seul homme, à celle de Jésus-Christ. *C'est de moi*, dira-t-il lui-même, *qu'ont parlé Moïse et les Prophètes*¹. Sous la trame des événements dont elle est tissée, court le fleuve d'eau vive que saint Jean vit jaillir du trône de Dieu et de l'Agneau². Ce fleuve, c'est le sens mystique ou spirituel, qui fait de l'Écriture un livre tout à fait à part. En vertu de dispositions que seule la Sagesse divine, aidée de la Toute-Puissance, pouvait combiner, les personnages et les événements qu'elle présente ont une signification prophétique. Ils dessinent, non seulement dans ses grandes lignes, mais même dans ses détails, le mystère de la Rédemption, tel que Jésus-Christ devait un jour le réaliser. Ils ont comme jalonné à l'avance, par des signes que seuls des yeux exercés pourront reconnaître, le chemin que, bien des siècles plus tard, le Sauveur devait suivre, quand il descendrait sur la terre. Personne n'ignore, par exemple, qu'Isaac portant le bois du bûcher sur lequel il va être attaché, est la figure du Christ portant sa croix. Par ce geste, le fils d'Abraham représentait prophétiquement – sans le savoir, notons-le bien, mais sous l'action invisible du Saint-Esprit – un trait de la Passion. Cette relation secrète qui existe entre les faits historiques rapportés dans les Livres saints, et les mystères de la religion chrétienne ; ce réseau d'allusions continuelles, quoique voilées, à la vie et à la mort du Christ, à la personne de sa très sainte Mère, qui lui est inséparablement unie dans l'œuvre de la Rédemption ; à l'Église qu'il a fondée et qui le continue ; à son action secrète dans les âmes, au Royaume qu'il nous a acquis par

¹ Lc, XXIV, 44.

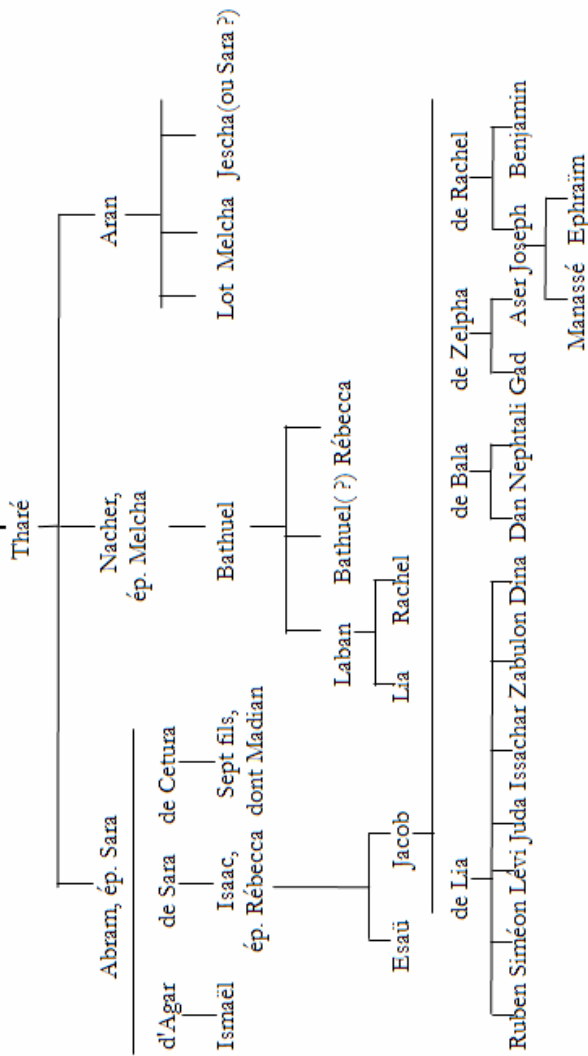
² Apoc., XXII, I.

son sang ; c'est là ce qui constitue proprement le sens mystique de l'Écriture. Ce sens ne peut se découvrir par les seuls moyens de la raison humaine. Il faut, pour le déchiffrer, faire appel à une lumière plus haute, celle de la Tradition, et se mettre à l'école des hommes qui ont reçu de Dieu la mission spéciale de l'enseigner : les Pères de l'Église. Ce n'est pas sans appréhension que nous avons essayé d'en exposer quelques éléments dans cet ouvrage : il est tombé aujourd'hui dans un tel discrédit, auprès des maîtres de la science biblique officielle, qu'il semble que sa carrière soit finie et sa valeur à jamais périmée. Et, cependant, nous pensons, quant à nous, que la Bible sans lui est un corps sans âme ; qu'un des plus grands malheurs de notre siècle est de l'ignorer et qu'il convient de lui appliquer au premier chef ce que disait S. S. le pape Pie XII, dans l'Encyclique *Divino Afflante* : « Il faut gémir (*dolendum est*) de ce que ces précieux trésors de l'antiquité chrétienne soient si peu connus de maints écrivains de notre temps¹... » Oui, en vérité, il faut en gémir...

Nous avons donc repris dans ce livre la méthode qui fut celle des Pères et des grands commentateurs du Moyen-Age, l'explication alternée du sens littéral et du sens spirituel de l'Écriture. On trouvera dans chaque chapitre, d'abord, l'exposé historique du récit de la Genèse ; puis, un COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE emprunté, quelquefois dans sa forme et toujours dans son fond, aux grands maîtres de la Science spirituelle. Ces commentaires ont été imprimés en caractères plus petits, afin de ne pas risquer d'être confondus avec le récit biblique lui-même. Nous sommes assurés, cependant, que quiconque voudra les aborder avec un esprit de foi, avec cette âme d'enfant à laquelle le Christ a promis la révélation de ses secrets, en goûtera vite la saveur et qu'il comprendra mieux, en les lisant, quel trésor, quelle mine inépuisable de lumière, la Sagesse divine a donné aux hommes en écrivant, pour eux, les Livres saints.

¹ A.S.S., t. XXXV, S. II, vol. X, p. 312.

LA FAMILLE D'ABRAHAM





« Sors de ta terre, sors de ta parenté, sors de la maison de ton père et viens dans la terre que je te montrerai. »

LIVRE PREMIER

ABRAHAM

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART DU PAYS NATAL

(Gen., XI, 27-XII, 5)

ABRAHAM, ou plutôt Abram – car ce fut la première forme du nom que porta le Patriarche – appartenait à la race de Sem, et descendait en droite ligne d'*Heber*, l'ancêtre éponyme du peuple Hébreu¹. Il naquit deux mille ans environ avant notre ère², à Ur en Chaldée, ou *Ur Kasdim*. La Chaldée, que l'on ne doit pas confondre avec la Mésopotamie, est proprement la région du Bas-Euphrate, qui s'étend en bordure du golfe Persique. Elle est appelée dans la *Genèse* : pays de *Sennaar*. Le peuple dont elle tire son nom et qui l'occupait alors, n'était pas autochtone. Venu d'une origine inconnue, il avait supplanté sur ce territoire une nation déjà civilisée, d'origine Kouschite ou touranienne, à laquelle il emprunta une partie de sa culture, et surtout l'usage de l'écriture cunéiforme.

Quant à la ville d'Ur, les savants modernes sont d'accord pour en voir les vestiges dans un bourg situé à trois kilomètres de l'Euphrate, vers l'extrémité orientale du « Croissant fertile », et qui se nomme Moghéir. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un assemblage de ruines, juché sur un monticule, que parfois les débordements

¹ Si nous en croyons une tradition qui a pour elle l'autorité de saint Augustin (*Cité de Dieu*, 1. XVI, II), de saint Éphrem et de bien d'autres, Heber n'aurait pas pris part à la construction de la tour de Babel. À cause de cela, lui et les siens conservèrent la langue originelle de l'humanité, – qui, au sentiment des anciens, était la langue hébraïque – et méritèrent de devenir le peuple choisi de Dieu.

² Les calculs qui semblent les plus sérieux, établis à la fois d'après la Bible et d'après les résultats des fouilles de Jéricho donnent pour la naissance du Patriarche l'année 2160 avant J.-C. (Marston, *op. cit.*, p. III).

ments du fleuve enveloppent d'eau et transforment en île. Mais il n'en était pas ainsi au temps du Patriarche : Ur pouvait alors rivaliser d'importance avec Babylone, sa voisine.

C'était la capitale du pays de Sumer, ou Basse-Chaldée. Les fouilles sérieuses entreprises sur cet emplacement depuis 1922, ont permis de mettre à jour des restes de monuments et des objets d'art qui révèlent une civilisation incroyablement avancée. On a retrouvé les fondements de plusieurs temples, dont l'un, colossal, à quatre étages, la Ziggurat, servait en même temps de citadelle à la ville. Il était dédié à Nannar, le « dieu-lune », qui était à la fois le dieu et le roi d'Ur.

Dans ces ruines abondent les briques couvertes de caractères cunéiformes, qui constituaient les bibliothèques et les archives de ce temps lointain. Leur présence atteste qu'il y avait là un centre de culture intellectuelle et de haute science. Les Chaldéens, nous l'avons dit plus haut, se distinguaient particulièrement par leurs connaissances en astronomie.

Au temps d'Abraham, les maisons d'habitation étaient déjà de solides petits bâtiments. Construites en briques, parce que la pierre fait défaut dans cette région du Bas-Euphrate, et toutes à peu près sur le même plan, elles ressemblaient beaucoup aux demeures arabes modernes que l'on peut voir à Bassorah ou à Bagdad. Chacune d'elles s'élevait sur une plate-forme, au milieu d'un jardin planté d'arbres. Les murs, ornés de motifs décoratifs, en étaient massifs, les fenêtres hautes et petites, afin de protéger les habitants contre les ardeurs d'un soleil implacable.

Ces maisons, écrit sir Marston, avaient deux étages et ne comptaient pas moins de douze pièces et davantage, groupées autour d'une cour centrale, pavée. (Leur) intérieur rappelle celui de nos maisons modernes. L'escalier qui menait à l'étage supérieur était fait de briques plutôt que de bois. Le cabinet de toilette se trouvait placé sous cet escalier. Il y avait aussi la cuisine avec son foyer, la salle de réception avec ses portes plus larges que les autres, l'office et la chapelle familiale pour le culte...

Sous le plancher de la chapelle, un tombeau voûté s'ouvrait, où les membres de la famille étaient inhumés¹.

Le pays environnant était un vrai paradis terrestre : aujourd'hui ce n'est plus qu'un marécage à la merci des inondations, parce que les canaux qui régularisaient le cours de l'Euphrate ont été détruits. Mais, alors, ils constituaient un système d'irrigation agencé avec un art consommé et assuraient au pays une fertilité merveilleuse. Les palmiers poussaient en telle abondance qu'ils formaient de vraies forêts, et leurs dattes passaient pour être bien supérieures à celles d'Égypte ou d'Afrique. Le blé rendait deux cents, et même trois cents pour un ; les plantes fourragères montaient à des hauteurs inconnues dans les autres pays.

Tel était le cadre privilégié dans lequel s'écoula la première partie de la vie d'Abraham. Toutefois, de cette période initiale de son existence, nous ne savons rien : sinon, qu'il épousa une de ses parentes, laquelle avait le nom de Saraï, et qu'elle ne lui donna point d'enfant. Il nous apprendra lui-même, par la suite, que cette Saraï était « sa sœur » ou plus exactement sa demi-sœur, née du même père que lui, mais d'une autre mère². La chose n'a rien d'étonnant : le faible développement de la race humaine à cette époque reculée rendait inévitables les mariages entre consanguins³. Néanmoins, il n'est pas certain que Saraï fut réellement la demi-sœur d'Abraham, et fille comme lui de Tharé. D'après la tradition juive, telle que la rapporte l'historien Josèphe⁴, et d'après saint Jérôme⁵, elle aurait eu pour père Aran, frère d'Abraham : elle serait, par conséquent, la nièce de son époux et la petite-fille de Tharé. Celui-ci, en effet, avait eu trois fils : Abraham, Nachor et Aran. Aran eut lui-même un héritier, Lot, qui jouera un rôle im-

¹ *Op. cit.*, p. 109.

² Gen., XX, 12.

³ D'après saint Méthode, l'usage des mariages entre parents très proches resta en vigueur jusqu'à la circoncision d'Abraham, où il fut aboli, à cause des inconvénients qu'il présentait. *Convivium decem. Virginum*, c. 3. Pat. gr., t. XVIII, col. 42.

⁴ Flav., l. I. ch. VI et IX.

⁵ Hier., c. 956.

portant dans la suite de cette histoire ; et deux filles, qu'il nomma Melcha et Jescha. Melcha épousa son oncle Nachor. Quant à Jescha, il faudrait, d'après les auteurs cités plus haut, l'identifier avec Sarai : les deux sœurs auraient donc épousé leurs deux oncles. Et les mots de « sœur » et de « fille » dont se servira plus loin le Patriarche à propos de sa femme, seraient à prendre au sens large, de « proche parente » et de « descendante ».

Quoi qu'il en soit de ce point obscur, l'Écriture ne nous dit rien de la vie d'Abraham à Ur, ni de celle de ses ancêtres. La première fois qu'elle met en scène cette famille illustre entre toutes, c'est pour nous apprendre son départ vers d'autres cieux, vers la terre de Chanaan.

Pourquoi cette émigration ? Quelle fut la raison qui détermina notre héros à quitter une région prospère, une ville brillante où, sans doute, il comptait parmi les personnages du plus haut rang, et à embrasser pour le restant de ses jours une existence errante et vagabonde ? L'Écriture et l'histoire sont muettes sur ce point, et nous sommes réduits à des conjectures. Mais le sentiment des anciens est trop unanime pour qu'on puisse le passer sous silence : le motif qui obligea Abraham à partir fut la persécution religieuse.

D'après saint Épiphane, le polythéisme se déchaînait alors partout avec une virulence effrayante¹. Et saint Jérôme dit de même que « le monde tout entier gisait sans vie, tué par le glaive de l'idolâtrie... Seul Abraham avait gardé la chaleur de la foi²... » Au milieu de cette débâcle générale, il se posa en champion du monothéisme.

Son père lui-même, Tharé, avait donné dans le culte des faux dieux. L'Écriture nous l'apprend d'une manière formelle au livre de Josué³. Saint Épiphane le tient pour plus coupable encore : « Il fut le premier, dit-il, qui imagina de fabriquer les idoles en ar-

¹ *Panarion*, l. I, t. I, 5-8. Pat. gr., t. XLI, col. 182 et 199.

² *Comment. in Isaiam*, l. XVIII, ch. LXV, 8. Pat. lat., c. 661.

³ XXIV, 2.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE PAUL CLAUDEL.....	6
INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES PATRIARCHES.....	9
LIVRE PREMIER A B R A H A M	25
CHAPITRE PREMIER LE DÉPART DU PAYS NATAL.....	27
CHAPITRE II PREMIER SÉJOUR EN CHANAAN.....	39
CHAPITRE III LE PREMIER ENLÈVEMENT DE SARA.....	45
CHAPITRE IV OU ABRAHAM SE SÉPARE DE LOT.....	56
CHAPITRE V LA GUERRE CONTRE LES CINQ ROIS.....	61
CHAPITRE VI NOUVELLE PROMESSE ET CONSÉCRATION DE L'ALLIANCE.....	69
CHAPITRE VII AGAR.....	76
CHAPITRE VIII LA CIRCONCISION.....	85
CHAPITRE IX LE CHÊNE DE MAMBRÉ.....	93
CHAPITRE X SODOME ET GOMORRHE.....	103
CHAPITRE XI LES FILLES DE LOT.....	115
CHAPITRE XII LE DEUXIÈME ENLÈVEMENT DE SARA.....	120
CHAPITRE XIII LA NAISSANCE D'ISAAC ET L'EXPULSION D'AGAR.....	124
CHAPITRE XIV LE SACRIFICE D'ISAAC.....	132
CHAPITRE XV LA MORT DE SARA.....	147
CHAPITRE XVI RÉBECCA.....	153
CHAPITRE XVII LE MARIAGE D'ISAAC.....	164
CHAPITRE XVII CETHURA.....	171
LIVRE II LES SUCCESEURS D'ABRAHAM : ISAAC ET JACOB	176
CHAPITRE PREMIER LA NAISSANCE DE JACOB.....	176
CHAPITRE II LE PLAT DE LENTILLES.....	183
CHAPITRE III « C'EST MA SŒUR ».....	186
CHAPITRE IV L'AFFAIRE DES PUIITS.....	190
CHAPITRE V « JE SUIS ESAÛ ».....	197
CHAPITRE VI OÙ ESAÛ N'EST PAS CONTENT.....	201
CHAPITRE VII L'ÉCHELLE DE JACOB.....	210
CHAPITRE VIII UN MARIAGE COMPLIQUÉ.....	219
CHAPITRE IX UNE BELLE FAMILLE.....	229
CHAPITRE X OU L'ON SE PERD ENTRE BREBIS NOIRES, BREBIS BLANCHES ET BREBIS BIGARRÉES.....	241
CHAPITRE XI JACOB S'ENFUIT DE CHEZ LABAN.....	248

CHAPITRE XII LE GUÉ DE JABOC.....	256
CHAPITRE XIII RENCONTRE AVEC ESAÛ.....	268
CHAPITRE XIV DINA.....	274
CHAPITRE XV LE TÉRÉBINTHE DE SICHEM ET LE CHÊNE DE DOULEURS.....	284
CHAPITRE XVI MORT DE RACHEL.....	290
LIVRE III JOSEPH.....	296
CHAPITRE PREMIER JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES.....	297
CHAPITRE II JUDA ET THAMAR.....	313
CHAPITRE III JOSEPH CHEZ PUTIPHAR.....	322
CHAPITRE IV JOSEPH EST JETÉ EN PRISON.....	332
CHAPITRE V LE GRAND ÉCHANSON ET LE GRAND PANETIER.....	337
CHAPITRE VI LE SONGE DU PHARAON.....	346
CHAPITRE VII PSOMTOM-PHANECH OU SAUVEUR DU MONDE.....	356
CHAPITRE VIII ASENETH.....	360
CHAPITRE IX PREMIÈRE DESCENTE EN ÉGYPTÉ DES FILS DE JACOB.....	365
CHAPITRE X COMPLICATION INATTENDUE.....	369
CHAPITRE XI DEUXIÈME VOYAGE EN ÉGYPTÉ.....	378
CHAPITRE XII LA COUPE VOLÉE.....	384
CHAPITRE XIII JOSEPH SE FAIT RECONNAÎTRE PAR SES FRÈRES.....	390
CHAPITRE XIV ISRAËL DESCEND EN ÉGYPTÉ.....	399
CHAPITRE XV JOSEPH ÉTABLIT EN ÉGYPTÉ.....	408
CHAPITRE XVI BÉNÉDICTION DES ENFANTS DE JOSEPH.....	413
CHAPITRE XVII JACOB BÉNIT SES ENFANTS AVANT DE MOURIR.....	419
CHAPITRE XVIII MORT DE JACOB ET DE JOSEPH.....	434